

Chapitre 1

Pascal et la philosophie

Le XVII^e siècle ne donne pas au nom de *philosophie* la même signification que le nôtre : alors que nous en excluons les sciences qui se sont depuis constituées indépendamment d'elle — notamment la physique —, ce nom les inclut pour l'âge classique¹. Le projet de lire Pascal comme un « philosophe » appelle donc d'emblée quelques précisions.

D'une part — c'est la moindre difficulté —, la physionomie même de cette discipline s'est beaucoup modifiée de lui à nous ; le projet de connaissance naturelle² que la philosophie incarne du temps de Pascal *inclut* une série de recherches que presque tout le monde, aujourd'hui, place hors d'elle. Ainsi, si l'on cite souvent le verdict suivant lequel la philosophie ne vaudrait pas « une heure de peine », on oublie presque aussi souvent de préciser que la « philosophie » dont il est question dans le fragment concerné est la philosophie *seconde*, autrement dit ce que nous appelons la physique³. En ce sens, Pascal n'a pas été seulement un mathématicien de première force, et un ingénieur hors pair ; il a été un temps philosophe, c'est-à-dire physicien ; et là encore, non des moindres.

D'autre part — c'est la plus grande difficulté —, l'œuvre de Pascal, avec les réserves qu'impose l'inachèvement de quasi toutes ses parties, semble entièrement construite pour organiser une sortie hors de la philosophie, en tous les sens de ce terme. On capture habituellement cette stratégie sous le

-
1. Cette remarque est valable jusqu'à l'époque de Kant — donc jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.
 2. Naturelle, au sens où elle se passe du secours de la Révélation (surnaturelle).
 3. Le contexte ne laisse à ce sujet aucun doute : « Descartes. Il faut dire en gros : "Cela se fait par figure et mouvement", car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule, car cela est inutile et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine » (LG 77, Br 79, L 84, S 118). L'approbation des fondements du mécanisme cartésien (tous les phénomènes naturels s'expliquent « par figure et mouvement », autrement dit par les propriétés géométriques et cinématiques des corps — cf. Descartes, *Principes de la philosophie*, II) s'y trouve aussitôt flanquée d'une condamnation de l'entreprise de construire sur ces principes un système à la fois complet et précis de physique (cf. *Principes...*, III & IV) : tout homme a face à lui des tâches d'une tout autre urgence.

nom du *projet apologétique* pascalien : à partir d'une certaine date, selon une vulgate qui a réussi à s'imposer, et qui est d'ailleurs loin, comme nous allons le voir, d'être simplement fausse, toutes les forces de Pascal se tournent vers l'unique but de plaider la vérité de la religion chrétienne, autrement dit de convertir, de tourner les pensées des hommes vers Jésus-Christ. La réflexion philosophique, au sens le plus général de l'entreprise de connaître, par les seuls moyens humains, aussi bien le monde que notre condition, se verrait alors cantonnée à un rôle propédeutique ou ancillaire, voire serait vouée à une forme d'abdication ou d'auto-abolissement qui a fasciné des générations de lecteurs : « il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison » (LG 171, Br 272, L 182, S 213). Mais, comme pour le fragment que nous avons cité *supra*, les choses sont plus complexes, et une lecture scrupuleuse impose de renoncer à certaines interprétations dont la séduction tient au paradoxe. C'est ce qu'il nous faut développer à présent, tout ou presque posant problème dans la vulgate à l'instant résumée.

L'inévitable biographie

« Toutes les forces de Pascal », avons-nous dit, « se tournent à partir d'une certaine date vers l'unique but de plaider la vérité de la religion chrétienne ». Il n'est pas douteux qu'il faille s'intéresser à la biographie de l'homme que fut Blaise Pascal pour savoir comment lire ses papiers. Une œuvre achevée s'émancipe assez de son auteur pour que l'on puisse prétendre qu'elle ne lui appartient plus, et que — contrairement au jugement du Grand Siècle — ses intentions ne forment pas l'unique norme de sa compréhension. En revanche, les « papiers d'un mort », selon l'expression de Michel Le Guern (MLG II, p. 1296), que forment non seulement les *Pensées*, mais également les *Écrits sur la grâce*, les opuscules *De l'Esprit géométrique* et *De l'Art de persuader*, et d'autres encore, ne forment précisément pas une œuvre, et pas même des ouvrages dont les contours seraient clairement dessinés. On ignore si *De l'Esprit géométrique* devait servir de préface à des *Éléments de géométrie* que Port-Royal voulait publier (peut-être ceux qu'Antoine Arnauld rédigea), ou s'il s'agit d'un projet plus ambitieux; on ignore au juste les raisons de l'inachèvement de ce travail, et plus encore le degré de cet inachèvement. Il n'y a en vérité presque aucun texte de Pascal qui ne pose de redoutables problèmes philologiques. On ignore dans le détail les-

quelles des *Pensées* devaient être conservées, ou recyclées, pour contribuer à l'*Apologie de la religion chrétienne* que Pascal voulait écrire. Ce titre même ne leur est donné que faute d'un autre. Lire tout cela impose de se faire une idée du projet d'ensemble de Pascal, et peut-être de l'évolution de ce projet, s'il est vrai que certains brouillons abandonnés, comme *De l'Esprit géométrique*, l'aient été d'une manière que lui-même aurait dite définitive. Il n'est donc pas facultatif d'entrer dans un certain détail biographique et de tenter de se faire une idée de ce à quoi Pascal travaillait, au moins dans les dernières années de sa vie.

Sur ce point, il faut écarter la version, à la fois très ancienne et très moderne, de ce qu'on pourrait appeler le « parti bigot » : la famille même de Pascal (sa sœur Gilberte Périer, son neveu Étienne Périer avant tout¹) a beaucoup fait pour accréditer le mythe d'une vie qui finit par se consacrer *exclusivement* à l'entreprise apologétique. Selon cette première « version officielle », qui survit aujourd'hui encore sous d'autres formes, ce fut à l'âge de trente ans, soit en 1653 ou 1654, que Pascal — de « continuelles maladies » l'en ayant détourné jusque-là — put enfin mener, loin des « attachements du monde », la vie « chrétienne » et « réglée » qui consiste « à ne vivre que pour [Dieu] et à n'avoir point d'autre objet que lui » (*Préface* d'Étienne Périer, MLG, II, p. 913; LL, p. 500 b). Ce récit, tributaire de la *Vie de M. Pascal* de Gilberte Périer sa sœur, passe sous silence ce que cette dernière n'avait pas cru possible de taire tout à fait : durant les huit ou neuf années qui séparent sa « retraite » de sa mort en 1662, Pascal travaille, par intervalles, à tout autre chose qu'à vivre en chrétien et à persuader ses contemporains d'en faire autant (à supposer que tel soit exactement l'objectif de l'*Apologie*). Si nous laissons de côté le suivi au printemps 1654 des *Traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air*, ainsi que du *Traité du triangle arithmétique*, rédigés auparavant, il reste que l'été 1654 le voit correspondre avec le grand mathématicien toulousain Pierre de Fermat, en quelques lettres qui jettent les bases du calcul des probabilités; que les années 1656 et suivantes le voient se lancer dans la polémique des *Provinciales* puis des *Écrits des curés de*

1. De la première, on lira la *Vie de M. Pascal*, incluse dans de nombreuses éditions (p. ex. MLG, I, pp. 63–94; LL, pp. 17–33), tout comme, du second, la *Préface* à l'édition de Port-Royal (1670), c'est-à-dire la première, des *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets* (MLG, II, pp. 901–914; LL, pp. 494–501).

Paris, que sa violence, au moins, empêche d'assimiler, en dépit du caractère théologique et moral de la controverse, à une œuvre de piété; qu'au printemps 1658, au moment même, ou peu s'en faut, où il présente, dans une conférence à Port-Royal, son projet d'Apologie, Pascal se prend de passion pour le problème mathématique de la « roulette » (un genre de courbes qui comprend notamment la cycloïde) — assez pour organiser un concours à ce sujet, qui l'occupe jusqu'en janvier 1659; et que quelques semaines avant sa mort, soit aux premiers mois de 1662, on le voit s'affairer à mettre en place à Paris, où il n'a guère cessé d'habiter durant toute cette période, les « Carrosses à cinq sols », soit le premier système connu de transport urbain en commun. Enfin, le consensus historique est à peu près complet pour placer dans cette période — soit entre 1654 et 1660, probablement entre 1655 et 1658 — les deux opuscules *De l'Esprit géométrique* et *De l'Art de persuader*, consacrés pour l'essentiel à l'analyse du raisonnement.

Si nous avons parlé de parti « bigot » plutôt que « dévot » pour désigner la tendance à faire de Pascal un apologiste exclusif, c'est parce qu'il va régulièrement jusqu'à tordre les faits : au sujet de la roulette, Gilberte écrit, après avoir précisé que seules les « infirmités » de son frère l'empêchèrent de mener à bien son dessein principal :

Ce renouvellement des maux de mon frère commença par le mal de dents qui lui ôta absolument le sommeil. Mais quel moyen à un esprit comme le sien d'être éveillé et de ne penser à rien ? C'est pourquoi dans les insomnies mêmes, qui sont d'ailleurs si fréquentes et si fatigantes, il lui vint une nuit dans l'esprit quelques pensées sur la roulette; la première fut suivie d'une seconde, et la seconde d'une troisième, et enfin d'une multitude de pensées qui se succédèrent les unes aux autres; elles lui découvrirent comme malgré lui la démonstration de la roulette dont il fut même surpris. Mais, comme il y avait longtemps qu'il avait renoncé à toutes ces choses, il ne pensa pas seulement à rien écrire, néanmoins en ayant parlé à une personne à qui il devait toute sorte de déférence et par respect à son mérite, et par reconnaissance de l'affection dont il en était honoré, cette personne [...] engagea mon frère à écrire tout ce qui lui était venu dans l'esprit, et à le faire imprimer.

[JM, I, p. 623 (cf. pp. 585–586); MLG, I, p. 79; LL, p. 26 a]

On ne saurait pousser plus loin l'atténuation : s'il faut en croire Gilberte, Pascal aurait, à son corps défendant et presque par mégarde, expectoré quelques théorèmes entre deux quintes de toux, qu'il n'aurait par la suite consenti à livrer au public qu'au prix de l'insistance expresse du duc de Roannez. La vérité est bien différente; il n'est que de lire les écrits sur la

roulette pour s'en persuader. Mais ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres où l'hagiographie pascalienne, qu'elle vienne ou non de sa propre famille, se trouve prise en défaut : l'une des façons d'en tordre la lecture, c'est de voir Pascal comme le génie tout entier immolé à Dieu que ses proches voulaient qu'il eût été, qu'il a lui-même régulièrement, à n'en pas douter, souhaité d'être, mais qu'il ne fut jamais tout à fait — pour le plus grand honneur, d'ailleurs, de l'esprit humain.

L'occasion de bâtir cette légende était trop tentante pour un siècle qui commençait à s'effrayer de l'élan que les progrès de la science moderne donnaient déjà à la libre pensée : le plus prodigieux intellect d'Europe, repoussant comme autant de vétilles les sciences mêmes où il excellait plus qu'aucun autre, pour se consacrer corps et âme au service de la religion ? Un tel exemple devait être, pour les chrétiens, d'une force d'entraînement incroyable, qu'il est d'ailleurs loin d'avoir tout à fait perdue.

La vérité est que Pascal connut, à partir de 1646, plusieurs épisodes d'intenses expériences religieuses, qu'il est convenu, même parmi ceux qui n'en retiennent que deux (1646 et 1654), de corrélér à ses « conversions »¹ : des décisions successives, dont le contenu fut d'autant plus semblable que l'exécution en fut souvent ou toujours différée, d'abandonner le monde et les sciences au profit de son seul salut. Pour Pascal, l'abandon de toute activité scientifique est apparu d'autant plus inévitable, dans cette optique, que les sciences lui garantissaient la gloire, avec tous ses dangers ; mais la difficulté du sacrifice que célèbre le parti bigot se mesure au fait qu'il ne semble pas avoir jamais réellement et durablement eu lieu, si ardemment qu'il ait été désiré.

L'urgence du salut

Il n'est pas douteux que les écrits de Pascal ne témoignent, de manière lancinante, du sentiment de l'urgence de cette abnégation : face à la perspective du salut de l'âme, toutes les grandeurs terrestres apparaissent dérisoires — Pascal soutient littéralement qu'elles s'anéantissent. Les plus spirituelles ne font pas exception. La géométrie, écrit-il le 10 août 1660 à Fermat, est certes « le plus haut exercice de l'esprit » ;

1. Cf. J. Mesnard, « Les Conversions de Pascal », in *Blaise Pascal : l'homme et l'œuvre. Cahiers de Royumont*, 1, Paris, éd. de Minuit, 1956, pp. 46–63. Jean Mesnard voit jusqu'à quatre « conversions ».

[...] *mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde; mais enfin ce n'est qu'un métier; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force: de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie [...]* [JM, IV, p. 923; MLG, II, p. 43; LL, p. 282 b]

La géométrie, *inutile*? Pascal n'ignore pas que les mathématiques¹, non contentes d'être l'école de rigueur que l'on célèbre depuis Platon², permettent en outre à la science nouvelle d'accomplir les pas de géant dont l'histoire témoigne; il l'ignore si peu qu'il y a lui-même contribué³. Ce sont bien ces pas de géant eux-mêmes qu'il répute ici inutiles, on aimerait dire *vains*; dire que la philosophie (la physique) ne vaut pas une heure de peine, dire qu'on ne ferait pas deux pas pour la géométrie, c'est dire la même chose; c'est dire que la vie d'un homme est trop courte pour s'amuser à connaître l'univers, les figures ou les nombres dans un quelconque détail. Dans ses textes les plus célèbres — pour la plupart des fragments des *Pensées* — Pascal ne cesse, c'est son talent le plus indiscutable, de remuer le fer dans la plaie : la condition de l'homme est misérable et vaine, vouée à une foule de faux biens dérisoires, et la perspective de la mort prochaine frappe instantanément d'inanité même les plus nobles de ses entreprises. « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste; on jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais » (LG 154, Br 210, L 165, S 197).

Voilà le point où Pascal revient sans trêve : le néant de notre existence terrestre et l'abîme qui sépare la damnation et le salut éternels sont tels, qu'il devraient nous contraindre à tout abandonner séance tenante pour nous consacrer uniquement à la seule question qui importe, et qui se confond, selon lui, avec celle de la vérité de la religion chrétienne. Le pire, à cet égard, serait de vivre dans l'insouciance, comme les libertins ou les « athées » de son époque :

1. Comme le rappelle *De l'Esprit géométrique*, la géométrie, science de l'espace, donne son nom au genre entier des sciences mathématiques, qui comprend également la mécanique, science du mouvement, et l'arithmétique, science des nombres (JM, III, p. 401; MLG, II, p. 161; LL, p. 351 b).
2. Voir l'inscription « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre » au fronton de l'Académie.
3. Non sans céder parfois aux charmes de la gratuité! Au chapitre IX du *Traité de la pesanteur de la masse de l'air*, Pascal explique s'être offert « ce plaisir » de calculer « combien pèse la masse entière de tout l'air qui est au monde », qu'il trouve égale à environ 8 283 889 440 000 millions de livres (JM, II, p. 1092–1094; MLG, I, pp. 522–524; LL, p. 255–256).

[...] cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère [...]. Il s'agit de nous mêmes et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite. [...]

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux mêmes les lumières qui les en persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles mêmes, ont néanmoins un fondement très solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit, elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour propre. Il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées. [LG 398, Br 194, L 427, S 681]

Il est bon de s'arrêter un instant sur ce texte crucial, dont les historiens jugent qu'il serait entré dans la Préface de l'*Apologie* que Pascal voulait écrire. Ce n'est pas d'abord eu égard aux exigences de la vie chrétienne que l'insouciance doit, le terme est très fort, « étonner » : c'est d'abord relativement à la loi qui veut que tout être sensible recherche son propre bien. Pour être réellement indifférent à son salut, il faudrait n'avoir *aucun* souci de son propre intérêt, y compris au sens le plus platement égoïste de ce terme : en ce sens, il est proprement monstrueux de le négliger, au sens où cela semble placer le négligent tout à fait en dehors des conduites ordinaires de l'humanité même la moins lucide. Le doute, l'incroyance peuvent s'expliquer, parce que le Dieu des chrétiens est un Dieu caché ; ils sont humains, très humains. L'indifférence l'est à peine ; Pascal nous la montre comme un paradoxe qui exige une explication et un remède.

S'il s'agissait seulement d'exhorter les hommes à se convertir, la lecture de Pascal n'aurait, la beauté du style mise à part, pas plus d'intérêt que

celle de n'importe quel morceau de littérature édifiante. Ce n'est pas là son propos¹. Certes, Pascal déploie avec plus de talent que quiconque le double spectacle de l'infini et de la misère de l'homme, afin d'écraser son orgueil. Mais jamais ses écrits n'auraient traversé les siècles comme ils l'ont fait, s'ils se laissaient réduire à ce que Gérard Lebrun, en 1983, nomma son « terrorisme religieux² ». Ce qui le distingue, c'est d'avoir tâché de montrer que cet appel de la religion ressortit essentiellement à la nature même de l'homme, et ce à au moins deux titres : tout d'abord, la seule considération de son intérêt propre devrait mobiliser pour son salut même le moins spontanément pieux des hommes (il y a trop à perdre pour ne pas s'en soucier, c'est ce sur quoi insiste l'extrait que nous venons de citer : il n'est pas besoin d'être pieux pour chercher Dieu, il suffit d'avoir le souci de soi!). Ensuite, et c'est le point le plus difficile qu'il nous reviendra de tâcher de méditer, la raison même de l'homme, voire le seul fait de la participation de l'homme à la rationalité, engendre des paradoxes qui ne peuvent, selon Pascal, recevoir de solution satisfaisante qu'en reconnaissant la vérité du christianisme. On pourrait dire que Pascal entend montrer que la rationalité théorique, aussi bien que la rationalité pratique (même réduite au calcul de l'intérêt bien compris), nous renvoient de manière inévitable à Dieu et plus précisément à Jésus-Christ.

C'est cette tentative de fondation *en raison* de la religion, ou plutôt cette tentative de fondation de la religion sur l'exigence constitutive d'une raison qui s'aperçoit qu'elle ne peut y répondre seule, qui oblige Pascal à être philosophe — même si c'est pour ne pas le demeurer, même si c'est pour finir par rechercher dans la Révélation les vérités que les seules facultés naturelles de connaissance se seront révélées impuissantes à fournir. Le projet apologétique entraîne et mobilise une anthropologie, c'est-à-dire une méditation de la condition humaine, jusque dans ses dimensions morale et politique; s'il ne s'embarasse guère d'une physique, ou alors réduite à quelques propositions très générales sur l'univers, il embrigade en revanche également à ses fins une épistémologie et, pourrait-on dire, une logique, voire des aperçus de philosophie du langage, dont l'athée même le plus résolu ne peut que difficilement nier l'intérêt.

-
1. Au demeurant, nous le verrons, convertir est impossible à l'homme : Dieu seul donne la foi.
 2. G. Lebrun, *Pascal. Tours, détours et retournements*, Paris, Beauchesne, 2016, p. 42.